

## Grippe aviaire, Sras, Covid-19, toutes les épidémies sont liées aux phases de la mondialisation

Télérama, entretien avec l'anthropologue Frédéric Keck,

auteur de « Les Sentinelles des pandémies. Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine »,  
<https://www.telerama.fr/idees/toutes-les-epidemies-sont-liees-aux-grandes-phases-de-la-mondialisation,n6618404.php>

L'anthropologue Frédéric Keck ausculte la façon dont nos sociétés réagissent aux pandémies.

Plutôt que de céder à la peur, il nous invite à repenser la mondialisation et notre rapport à la nature.

>> « Le caractère cyclique des pandémies [...] a conduit les experts à penser qu'une nouvelle pandémie était imminente et qu'elle tuerait des millions de personnes. La question, selon les autorités globales, n'est pas de savoir quand et où la pandémie commencera, mais si nous sommes prêts à affronter ses conséquences catastrophiques. La pandémie bouleverse la vie sociale non seulement parce qu'elle tue des individus en série mais aussi parce que la contagion entraîne la panique et la méfiance. » Ainsi débute le nouveau livre de l'anthropologue Frédéric Keck, *Les Sentinelles des pandémies. Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine*, un texte prémonitoire, écrit entre 2014 et 2016, qui paraîtra à la fin du confinement. Ce n'est finalement pas la grippe aviaire qui s'est présentée à nous, mais le coronavirus Covid-19, un pathogène de type Sras transmis par une chauve-souris.

>> Traversée des barrières entre espèces animales, traversée des frontières entre États, le virus ne connaît pas de limites, lui qui est passé, en quelques semaines seulement, de l'échelle microscopique à l'échelle planétaire. Au point de gripper les rouages de notre monde, d'abord secoué puis mis à l'arrêt, hébété, par cette crise globale et globalisée, sanitaire, économique, politique, humaine. Auteur du bien nommé *Un monde grippé* (2010), une enquête ethnographique sur la grippe aviaire menée entre 2007 et 2009 à Hongkong, Frédéric Keck, qui dirige le Laboratoire d'anthropologie sociale (fondé en 1960 par Claude Lévi-Strauss), nous dévoile les enjeux de cette récente pandémie, qui a pourtant déjà tout d'un fait social total. Si celle-ci était prévue, les États-Unis s'y préparant depuis la fin de la guerre froide, comme l'explique le chercheur, elle a eu sur nos vies et la marche de nos sociétés l'effet d'une extraordinaire déflagration et d'un saut brutal dans l'inconnu. Comme si nous étions face à un nouveau monde.

>>> Comment analysez-vous la dernière séquence ?

Confinement, fermeture des frontières, état d'urgence, exode, nationalisation des entreprises : après des semaines de temporisation ou d'incrédulité, le monde entier s'est lancé dans une guerre massive contre le coronavirus. « Nous sommes en guerre », a répété Emmanuel Macron, en appelant à « l'union sacrée », évoquant à la fois Georges Clemenceau pour la mobilisation et Jean Jaurès pour la solidarité. « L'ennemi est là, invisible et qui progresse. » C'est la première fois que les Français sont appelés à se battre, non contre une armée réelle sur une ligne de front, mais contre une armée virtuelle en restant chez eux. Dans l'univers familial, amical et professionnel, on se sépare avec une anxiété palpable, sans vraiment savoir quand on se reverra, c'est l'adieu aux armes. Les véritables héros dans cette guerre, ce sont les personnels hospitaliers.

« Se serrer la main, s'embrasser sont désormais des gestes dangereux. Le virus renverse tous les rapports sociaux pour en montrer l'aspect pathologique. »

>>> Peur de contaminer ou d'être contaminé : la contagion s'est-elle installée au cœur du rapport social ?

Si le « virus » relève de l'imaginaire du poison, qui engendre peur et dégoût, son mode de propagation suscite encore plus de fascination et d'inquiétude. Dans les années 1980, la notion de « viralité » est passée des sciences de la vie vers les sphères de l'informatique et des médias : images et vidéos virales, virus d'ordinateur, etc. Or, en soi, un virus est neutre : il n'a aucune intention de nuire aux organismes qui l'accueillent. Il ne veut rien, si ce n'est se répliquer. Mais comme il n'a pas les moyens de le faire par lui-même, il doit pour cela envahir des cellules. Le virus n'existant que dans une relation, il est devenu l'une des modalités pour penser la sociabilité dans nos sociétés de l'information.

>>> En quel sens ?

Se serrer la main, s'embrasser, se parler en face-à-face sont désormais des gestes suspects, dangereux. Le virus renverse tous les rapports sociaux pour en montrer l'aspect pathologique. Et l'on est en droit de craindre, dans les prochaines semaines, autant la pathologie sociale – paniques, débordements, violences – que la pathologie virale. Tout comportement social est en effet un comportement risqué, comme l'a bien montré le sociologue américain Erving Goffman. Demander à quelqu'un : « Bonjour, ça va ? », c'est prendre le risque qu'il me réponde : « Ferme ta gueule. » Et commercer, c'est prendre le risque de donner quelque chose qui a de la valeur pour moi et recevoir en retour quelque chose qui a moins de valeur, voire qui me nuit. Aujourd'hui, les distances sociales recommandées, ainsi que les gestes barrières, montrent qu'autrui est une menace potentielle, un vecteur de transmission du virus ennemi. Venu de Chine, vu comme une invasion, le coronavirus a d'abord suscité de nombreuses réactions de rejet de l'autre et de racisme anti-asiatique – c'était déjà le cas avec les accusations contre les Juifs pour la peste, ou les Africains pour Ebola. À la différence de Donald Trump, qui parle d'un « virus étranger », « chinois », Emmanuel Macron, en mettant en garde contre l'écueil du repli nationaliste, a bien formulé que le Covid-19 n'avait pas de passeport.

>>> Serait-ce le virus de la mondialisation ?

Toutes les épidémies sont liées aux grandes phases de la mondialisation, à l'accélération et à la multiplication des échanges. La grande peste de 1350, qui a tué un tiers des Européens, s'explique par le fait qu'il y avait d'importants mouvements de personnes et de marchandises lors des foires à la fin du Moyen Âge. Ce que l'on nomme la première mondialisation, c'est-à-dire la rencontre entre les Européens et les populations amérindiennes, a donné lieu à des épidémies massives et ravageuses, dont la variole, qui a tué la moitié de la population à Mexico en 1520. La grippe espagnole de 1918, c'est le moment où les armées américaines arrivent sur le territoire européen avec un virus qui se propage d'ouest en est, jusqu'en Inde et en Chine, et au sud vers l'Afrique, en tuant probablement cinquante millions de personnes. Ce n'est donc pas ce coronavirus-là qui est « la » maladie de la mondialisation. Il faut plutôt comprendre en quoi la phase du capitalisme mondialisé que nous traversons transforme notre perception et notre gestion du risque épidémique.

>>> Que voulez-vous dire ?

En tant qu'anthropologue, je cherche à comprendre comment cette mutation virale microscopique est devenue une catastrophe politique, sociale, économique, à une échelle planétaire. J'analyse la réaction des sociétés à son apparition, le fait qu'Emmanuel Macron, par exemple, après des mois de mouvement social (Gilets jaunes, grèves contre la réforme des retraites), en soit venu à prendre des mesures de renforcement de l'hôpital public et à soutenir la recherche et l'enseignement. À la différence de Nicolas Sarkozy, confronté à la grippe A en 2009, Emmanuel Macron n'a pas cherché à redonner un élan à l'économie en relançant les industries pharmaceutiques pour produire des vaccins. Cette fois, ce n'est pas l'industrie privée stimulée par l'État qui permet de lutter contre la pandémie, mais la suspension de l'activité, comme si la grippe prenait le relais de la grève pour arrêter ou ralentir le capitalisme. Plus largement, je cherche à comprendre comment cette émergence biologique particulière a été interprétée et prise en charge par tout un ensemble d'acteurs. Comment est-on passé d'une chauve-souris qui infecte un homme par l'intermédiaire d'un animal

d'élevage, peut-être un pangolin, vendu sur un marché chinois, à la panique généralisée et au déraillement de l'économie mondiale ? Le Covid-19 est en ce sens un fait social total au sens de l'ethnologue français Marcel Mauss, mort en 1950 – comme un obstacle dans la roue d'un vélo, il fait dérailler toutes les vitesses en même temps, du plus petit au plus grand palier.

>>> Que dit cette pandémie du rôle joué par la Chine dans la mondialisation ?

C'est la question centrale en effet, alors que la Chine, qui produit environ un tiers de la croissance mondiale, organise aujourd'hui la mondialisation. Depuis le milieu du XIXe siècle jusqu'à la fin du XXe siècle, les Européens, forts de leur révolution hygiénique ayant accompagné la révolution libérale, accusent la tradition autoritaire des Chinois, non seulement de ne pas contrôler leurs épidémies, mais aussi de les laisser se diffuser dans le reste du monde. Avec la crise du Sras, en 2003, les Chinois ont compris qu'ils pouvaient eux-mêmes utiliser les techniques de préparation aux pandémies pour faire pression dans le jeu international. C'est ce qu'ils sont parvenus à faire en reprenant la main pour enrayer le Covid-19, de sorte qu'ils servent apparemment de modèle au reste du monde, à partir d'un dosage inédit entre capitalisme, autoritarisme et anticipation des catastrophes écologiques.

>>> Comment la Chine s'est-elle jusque-là préparée ?

Par le renforcement des hôpitaux, le stockage de masques, de vaccins, d'antiviraux, et la mise en place de sentinelles – des dispositifs de détection des signaux d'alerte précoces, notamment sur les animaux. Et par l'investissement dans la recherche microbiologique, bien sûr. Le virus a émergé sur un marché aux animaux à Wuhan, ville industrielle de treize millions d'habitants située au centre de la Chine, où a été inauguré en 2017, avec la collaboration de l'Académie des sciences française et l'expérience de l'Institut Pasteur, un laboratoire de biosécurité de niveau 4 permettant de manipuler des virus très dangereux comme le H5N1, Ebola ou le Sras.

“Personne n'avait intérêt à la crise actuelle, sinon peut-être la nature, dont certains disent qu'elle se ‘venge’ en nous envoyant de nouveaux virus.”

>>> Le poison et le remède possible se trouvaient donc au même endroit ?

Cette coïncidence peut troubler et alimenter les thèses complotistes, en laissant penser que le nouveau coronavirus était fabriqué dans ce laboratoire ou qu'il s'en était échappé. Je dirais plutôt que c'est parce que le laboratoire était là, avec six cents chercheurs de l'Institut de virologie de Wuhan qui ont accès aux meilleures biotechnologies, qu'on a pu rapidement, dès début janvier 2020, détecter le virus et repérer que sa séquence avait des ressemblances avec un virus proche du Sras circulant chez les chauves-souris. Il est plus compliqué de fabriquer un virus et de le diffuser dans la nature que de laisser celle-ci fabriquer ses propres virus de façon aléatoire. Personne n'avait intérêt à la crise actuelle – sinon peut-être la nature elle-même, dont les microbiologistes, comme l'Américain d'origine française René Dubos, disent qu'elle « se venge » de nos mauvais traitements en nous envoyant de nouveaux virus.

>>> Vous écriviez déjà dans Un monde grippé, paru en 2010, que la question n'est pas de savoir si l'épidémie allait arriver, mais si nous étions préparés...

La question de la préparation à la prochaine pandémie se pose en fait depuis trente ans, et il faut en comprendre la généalogie. La lutte contre les maladies infectieuses émergentes – qu'elles soient naturelles comme les épidémies ou intentionnelles comme les attaques bioterroristes – est un discours post-guerre froide : c'est le récit d'une nouvelle guerre, initié par les États-Unis. Après avoir pensé qu'ils avaient gagné la guerre froide contre l'ennemi soviétique, les Américains se sont rendu compte que certains biologistes russes allaient vendre leur savoir bactériologique, qui était d'un très haut niveau, à ceux que l'on appelait alors les États voyous. Le gouvernement de Bill Clinton a ainsi cru que la prochaine attaque serait bioterroriste, et a transféré les techniques de préparation à la guerre nucléaire vers ce qu'il a appelé la « menace générique », qui comprend à la fois les attentats terroristes, les épidémies, les ouragans, les tremblements de terre... Un tel scénario a été confirmé par l'épisode des « lettres à l'anthrax », à la suite des attaques du 11 septembre 2001.

>>> Que s'est-il passé ensuite ?

Ce scénario de la « biosécurité », que j'ai analysé avec des collègues américains, s'est transformé en Asie avec la crise du Sras. Celle-ci a été vécue comme un autre 11 Septembre, en donnant réalité à ce qu'avaient prévu des virologues australiens depuis les années 1960 : que la prochaine pandémie viendrait du sud de la Chine, du fait des transformations écologiques de cette région du monde. L'augmentation du nombre de volailles (on parle de treize millions en 1968, treize milliards en 1997), la déforestation qui amène les chauves-souris plus près des habitats urbains, etc. On entend aujourd'hui dire qu'on est en guerre, mais on n'est en fait jamais sorti de la guerre ; simplement la guerre a changé de mode d'organisation après la guerre froide. Jusque-là, cette nouvelle guerre, on ne la voyait pas, on ne la sentait pas, car la catastrophe était invisible et lointaine.

>>> Est-ce la fiction qui en parle le mieux alors ?

Dès lors qu'il est impossible de calculer précisément la probabilité d'émergence d'un virus, la préparation aux épidémies intègre la fiction pour imaginer la cata et faire comme si elle était réalisée. Contagion (2011), de Steven Soderbergh, est l'un des films les plus téléchargés depuis le début de l'épidémie, parce qu'il a un effet cathartique pour le spectateur, qui a peur mais se voit rassuré en même temps. En mettant en scène une possible extinction de l'humanité, à travers le miroir de l'extinction d'autres espèces animales, les films de pandémie jouent sur notre angoisse profonde de la mort et de la disparition. Mais les fictions de pandémie ne sont pas qu'une façon de jouer à se faire peur ; elles ont pu tenir un rôle très sérieux dans les décisions prises par les autorités. The Cobra Event (1998), roman de Richard Preston, qui décrit une attaque bioterroriste à New York, a eu une influence directe sur la politique sanitaire de Bill Clinton. Le scénario que nous traversons va sans doute inspirer le cinéma français, qui, étant plus tourné que le cinéma hollywoodien vers l'intime, pourra montrer comment s'inventent les relations sociales et la solidarité en temps de pandémie.

>>> Qu'est-ce que cette pandémie révèle de notre relation aux animaux ?

La grippe se transmet des volailles aux humains par l'intermédiaire des pores. Il est donc possible d'abattre les animaux contagieux, domestiqués par l'homme. Or les chauves-souris sont des animaux sauvages, cachés dans des grottes, impossibles à tracer. Ce sont, dans nombre de pays, des espèces protégées qui rendent des services écosystémiques en mangeant des insectes nuisibles. Nous sommes aujourd'hui confinés dans nos logements comme des poulets dans des cages, dans la crainte de mourir d'un virus qui vient d'autres animaux. C'est le signe qu'il faut rétablir le contrat de domestication, rétablir des devoirs réciproques avec les animaux. Le géographe Jared Diamond a montré qu'on les protège et qu'on leur donne un certain nombre de biens — le soin, le logis, l'alimentation —, en échange desquels ils nous fournissent d'autres biens – le lait, le cuir, la viande. Quand ils nous envoient des maux, c'est peut-être que nous n'avons pas respecté les clauses du contrat. Ce sont toutes les failles de notre système écologique que cette crise nous permettra, je l'espère, d'affronter et de changer.

Frédéric Keck en quelques dates - Télérama

1974 : Naissance à Villeurbanne.

1994 : ENS Paris.

1998 : Étude au département d'anthropologie de Berkeley.

2003 : Thèse de philosophie sur Lévy-Bruhl à l'Université de Lille.

2010 : Un monde grippé (éd. Flammarion).